

# ÉDUCATION GRECQUE ET LATINE CHEZ LES AUTEURS BYZANTINS DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE

MANUELA DOBRE

Byzance est l'Empire Romain devenu chrétien, de la nation grecque, écrivait il y a huit décennies August Heisenberg<sup>1</sup>, autrement dit Byzance est le continuateur de l'Empire Romain transformé sous la double influence du christianisme et de l'hellénisme. Celui-ci a apporté en premier lieu la langue grecque, adoptée par le christianisme et devenue une composante du patrimoine de l'État byzantin. En même temps, les Byzantins ont hérité des Grecs anciennes la passion pour la lecture et l'éducation, car, pour l'Orient grec, la conquête romaine n'a pas influencé de manière significative la civilisation, la vie culturelle, l'éducation. Dans toute la moitié orientale du monde méditerranéen, l'éducation hellénistique c'est maintenu au cours de l'époque romaine et même au-delà, pendant la période byzantine<sup>2</sup>, en devenant un des traits de l'homme byzantin. Il s'agit au moins de l'élite de l'Empire byzantin, qui part l'éducation se distinguait de *Autres* situés au-delà de frontières.

Malheureusement, à l'exception de quelques études concentrées sur la période avec beaucoup des informations, ce problème a été peu discuté dans les ouvrages dédiés à la civilisation byzantine. C'est pourquoi nous nous proposons d'aborder dans ceux qui suivent quelques aspects de problème de l'éducation illustrée dans les sources du XV<sup>e</sup> siècle, sans avoir les prétentions d'épuiser le sujet.

Il faut préciser dès le début que les informations des nos sources sont peu nombreuses et qu'ils ont, le plus souvent, un caractère général. Tout au début, il faut dire que au IV<sup>e</sup> siècle, des notions fondamentales de la *paideia* ont été, dans leur forme platonique, adoptées par les grands Cappadociens, ascètes de l'Asie Mineure qui ont adapté l'héritage antique aux exigences et besoins du christianisme, en les sauvant ainsi<sup>3</sup>. Par l'intermédiaire des trois érudits vénérés ensemble par tout l'Orient, Basile de Césarée, Grégoire de Nazianz et Jean Chrysostome, l'hellénisme chrétien a assimilé les éléments considérés valeureux de la culture antique, un triomphe

---

<sup>1</sup> A. Heisenberg, *Staat und Gesellschaft des byzantinischen Reiches*, dans *Die Kultur der Gegenwart*, II, IV, 1, 1923, p. 364.

<sup>2</sup> Henri-Irénée Marrou, *Istoria educației în antichitate*, vol. I, *Lumea greacă*, Editura Meridiane, București, 1997, p. 159.

<sup>3</sup> Paul Lemerle, *Bizanțul și originile civilizației noastre*, dans *Literatura Bizanțului. Studii*, ed. Nicolae-Șerban Tanașoca, Ed. Univers, București, 1971, p. 41.

intellectuel coïncidant avec la victoire définitive du christianisme sur le paganisme<sup>4</sup>. Des siècles après, chez les érudits byzantins de IX–X<sup>e</sup> siècle on retrouvé la même attitude de sauvetage de la littérature hellénique<sup>5</sup>. Aussi, dans le XIII<sup>e</sup> siècle, l'empereur de Nicée Théodore II Lascaris considère que *la ville de Nicée combiné d'une manière nouvelle la philosophie avec la théologie et après l'étude des textes divines des Évangiles, des Apôtres et des Saints Pères de l'Eglise, elle applique la philosophie aux dogmes, en transformant l'olivier sauvage dans l'olivier de jardin*<sup>6</sup>.

En regardant de cette perspective, c'est n'est pas surprenant que dans le monde byzantin l'étude des œuvres antiques grecques a été une composante extrêmement importante de l'éducation laïque au moins. On connaît peu sur le programme de l'École Patriarcale au temps de Paléologues<sup>7</sup>, même si à l'exception de la théologie, les études y faites ne sont pas trop différentes de ceux de l'Université Impériale. De plus, on connaît que au temps des Commènes plusieurs étudiants suivaient en parallèle les cours de l'École Patriarcale que l'Université et certains professeurs de théologie introduisaient dans le programme des matières laïques comme la mathématique, la philosophie, la littérature antique et seulement après ils abordaient *l'Évangile*<sup>8</sup>.

Bien que les sources du XV<sup>e</sup> siècle ne nous fournissent pas des détails sur le système d'éducation et les matières étudiées dans les écoles, il y a cependant des mentions concernant des personnalités de l'époque. Ces mentions nous permettent d'affirmer qu'à cette époque l'enseignement était, dans quelques situations, orienté probablement selon de désir et les possibilités de l'étudiant, vers les deux composantes. Ainsi, dans son *Histoire*, Ducas fait la précision que l'évêque d'Éphèse, Marc Eugenikos, *était extrêmement instruit, même dans le domaine des sciences helléniques, dans les conceptions chrétiennes et dans les décisions des Saints Synodes*<sup>9</sup>. Syropoulos parle lui aussi de la personne de l'évêque d'Éphèse, en le considérant comme un

<sup>4</sup> S. Salaville, De l'hellénisme au byzantinisme. Essai de démarcation, dans *Echo d'Orient*, XXXIV, 161, 1934, p. 28 s., par exemple chez Grégoire de Nazianze qui a écrit « que de la culture profane nous avons gardé ce qui est recherche et contemplation du vrai; mais ce qui conduit aux démons et à l'erreur, et à l'abîme de la ruine, nous l'avons l'écarté. Il n'est pourtant pas jusqu'à ces erreurs même qui ne puissent nous servir à la piété, en nous faisant comprendre le bien par le contraste du mal, en prêtant leur faiblesse à la force de notre doctrine. Le savoir n'est donc pas à condamner parce qu'il plaît à certains de le dire; ceux qui soutiennent ce sentiment sont, au contraire, à tenir pour des maladroits et des ignorants qui voudraient que tout le monde leur ressemblât pour cacher dans la masse leur insuffisance personnelle et échapper au reproche de manque d'instruction »; dans *L'homélie aux jeunes gens sur la manière de lire avec fruit les ouvrages des Grecs*, saint Basile de Césarée considérait que les études profanes jouent alors le rôle de *cette première couche de couleur que les teinturiers mettent sur les étoffes avant d'y appliquer l'éclat de la pourpre*.

<sup>5</sup> Pour ce problème voir Paul Lemerle, *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur l'enseignement et la culture à Byzance des origines au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1971.

<sup>6</sup> Herbert Hunger, *Umanismul bizantin*, dans *Literatura Bizanțului. Studii*, ed. Nicolae-Șerban Tanașoca, Ed. Univers, București, 1971, p. 140.

<sup>7</sup> Louis Bréhier, *Civilizația bizantină*, Ed. Științifică, București, 1994, p. 374–379.

<sup>8</sup> *Ibidem*, en particulier p. 377–378.

<sup>9</sup> Doukas, *Istoria turco-bizantină (1341–1462)*, ed. V. Grecu, București, 1958, p. 267, 17–18: ἐν Ἑλληνικοῖς μαθήμασιν ἄκρως πεπαιδευμένος καὶ ἐν τοῖς χριστιανῶν μαθήμασιν καὶ ὅροις τῶν ἁγίων συνόδων κανῶν...

*saint homme, un maître excellent et un théologien éminent*<sup>10</sup> et de la passion de celui-ci pour les saints dogmes et la science qu'avec l'aide de Dieu tu as acquise par tes études et ton application<sup>11</sup>.

Chez Ducas il y a aussi un passage où l'expression *culture hellène* couvre, selon nous, non seulement l'éducation laïque, mais aussi celle religieuse, ce qui prouve que dans cette période on n'insistait pas dans une très grande mesure sur les contradictions qui pouvaient exister entre la littérature antique et l'Évangile. Il est à remarquer ici le texte où l'historien parle de l'un des fils de Bayazid qui a été donné otage par Suleyman à Manuel II et qui, étant collègue à l'école et éduqué avec le fils du *basileus*, Jean, *a aime tant la culture hellène* (παιδείας Ἑλληνικῆς), qu'il demandait à m'empereur de le faire baptiser dans la *loi chrétienne* (χριστιανικῷ νόμῳ)<sup>12</sup>. Il est clair que, si par la culture hellène Ducas avait compris seulement la littérature profane, alors la formation dans cette direction, sans l'étude des textes saints, n'aurait pas été suffisante pour déterminer un musulman de se convertir au christianisme<sup>13</sup>.

Qu'auraient pu apprendre les deux à l'école (ἐν τῷ σχολείῳ)? C'est Jean Chortasmenos<sup>14</sup> qui nous donne quelques renseignements sur ce sujet, dans une μονωδία sur son meilleur ami, Théodore Antiochites, celui qui a été aussi le professeur de Jean VIII Paléologue. L'auteur parle de l'éducation que son ami avait reçue et des connaissances qu'il avait transmises au futur empereur, c'est-à-dire: *la grammaire, la rhétorique, la poétique, la philosophie d'Aristote, les mathématiques et les mystères de l'astronomie*<sup>15</sup>, ou, comme il mentionne dans un autre endroit par une expression générale, *la sagesse des Hellens*<sup>16</sup>. Le même auteur, cette fois-ci dans une lettre adressée à une personne dont on ne sait rien, *Atoumes*, fait la précision qu'Antiochites *acceptait les conceptions traditionnelles* et *rejetait les renouvellements dogmatiques*, étant aussi *un adversaire des hérésies*<sup>17</sup>, ce qui met en évidence que

<sup>10</sup> Les « Mémoires » du Grand Ecclésiarque de l'Église de Constantinople Sylvestre Syropoulos sur le concile de Florence (1438–1439), ed. V. Laurent, Paris, 1971 p. 506, 12: ἅγιος ἄνθρωπος καὶ διδάσκαλος ἄριστος καὶ θεολόγος ἄκρος...

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 266, 32–34.

<sup>12</sup> Le passage dans sa totalité chez Doukas, *op. cit.*, p. 135, 4–11.

<sup>13</sup> D'autre part, l'historien byzantin précise que Bessarion, le métropolit de Nicée, et aussi celui de la Russie, Isidor, étaient *les plus instruits des prélats* (Doukas, *op. cit.*, p. 267, 19–20), sans donné plus d'informations concernant ce sujet, même si Syropoulos nous dit de Bessarion que celui-ci, de pair avec Scholarios, a été l'élève de grand philosophe Gémistos Plethon (Syropoulos, *op. cit.*, p. 284, 26). Dans ce cas, certainement, l'éducation de deux avait une forte composante profane.

<sup>14</sup> Lui-même un *lettré et un grand professeur*, comme nous dit Syropoulos, *op. cit.*, p. 450, 2–3.

<sup>15</sup> Ioannes Chortasmenos, Μονωδία ἐπὶ τῷ μακαρίτῃ κυρῷ Θεοδώρῳ τῷ Ἀντιοχίτῃ, dans Herbert Hunger, *Johannes Chortasmenos (ca. 1370-ca. 1436/1437). Briefe, Gedichte und kleine schriften. Einleitung, Regesten, prosopographie, text*, Wiener Byzantinische Studien, Band VII, Wien, 1969, p. 140, 40–48.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 141, 69–70.

<sup>17</sup> Ioannes Chortasmenos, Ἐπιστολιμαῖος λόγος πρὸς τὸν κύρ Ἀτούμεν, dans Herbert Hunger, *op. cit.*, p. 146, 70–81.

le professeur du successeur du trône impérial possédait aussi une culture religieuse assez solide, qui comprenait non seulement les Saintes Livres, mais aussi les conceptions des Saints Pères de l'Église orthodoxe. C'est Manuel Paléologue qui nous offre quelques renseignements supplémentaires dans son discours adressé à son héritier au trône impérial, Jean VIII. L'empereur parle de *l'auteur des comédies*<sup>18</sup>, sans préciser de quel auteur ou de quels livres il s'agit, mais, sans doute, en pensant à quelques œuvres de la littérature profane que son fils avait étudiés jusqu'à ce moment-là. Mais Manuel insiste surtout sur la nécessité que l'héritier du trône étudie très bien *l'art de l'éloquence*, absolument nécessaire pour *un bon dirigeant [...] pour qu'il puisse encourager les siens* (les sujets, n.n.) *de faire ce qui convient, parce que l'éloquence est la source de la conviction et de la bonne opinion que les sujets ont concernant les bons dirigeants et cette éloquence est plus utile à ceux-ci que l'or et qu'une grande armée, et que les machines de guerre*<sup>19</sup>.

Il est possible que l'école dont notre auteur parle ait été même au palais impérial ou auprès de celui-ci, parce que c'est toujours Chortasmenos qui nous dit que, après un séjour à Péloponnèse, Antiochites est revenu à Constantinople, étant très estimé dans *l'entourage d'érudits du grand empereur Manuel II Paléologue*<sup>20</sup>. Un argument pour l'existence d'une école située même dans le palais impérial ou auprès de celui-ci nous trouvons aussi chez Critobul d'Imbros, qui nous parle des jeunes gens faits prisonniers par Mehmed II après la conquête de la capitale byzantine, *doués de bonnes qualités et bien élevés à la cour impériale*<sup>21</sup>, bien qu'il soit difficile de préciser, sans d'autres renseignements, en quoi a consisté l'éducation reçue par ceux-ci. De ce point de vue, on connaît que la période de relâche obtenue après la lutte d'Ankara a permis à Manuel II Paléologue la dernière réorganisation de l'Université de Constantinople, par la réunion de toutes les disciplines dans le même édifice, nommé officiellement *Katholikon Mouseion*, édifice situé près de la monastère Chora, donc dans le voisinage du palais impérial des Blachernes<sup>22</sup>.

D'autres mentions des sources du XV<sup>e</sup> siècle, comme nous l'avons précisé dès le début, ont un caractère général, mais, même dans ces conditions, ils nous permettent de surprendre l'inclination de byzantins pour une éducation solide. Ainsi, on nous dit de Manuel II Paléologue qu'il était *très érudit*<sup>23</sup>, sans que les sources citées nous fournissent plus de données concernant son éducation. Concernant Georgios Amiroutzès nous apprenons qu'il était *un grand érudit, maître sur la rhétorique et la poétique*<sup>24</sup>,

<sup>18</sup> Manuel Paleologul, Λόγος προτρεπτικός εἰς λόγους, καὶ περὶ ἀρετῆς καὶ ἀγαθοῦ ἄρχοντος, dans *Patrologia graeca*, ed. Migne, vol. 156, col. 408, B.

<sup>19</sup> *Ibidem*, col. 408C–409A.

<sup>20</sup> Ioannes Chortasmenos, *Μονωδία...*, p. 141, 71–74.

<sup>21</sup> Critobul din Imbros, *Din domnia lui Mahomed al II-lea, anii 1451–1467*, ed. Vasile Grecu, Editura Academiei R.P.R., București, 1963, p. 165, 3–4: ... ἐν τοῖς βασιλείοις πεπαιδευμένοι καλῶς.

<sup>22</sup> L. Bréhier, *op. cit.*, p. 370–371, mais aussi la note 2274; Idem, Notes sur l'histoire de l'enseignement supérieur à Constantinople, dans *Byzantion*, III, 1926, fasc. I, p. 80.

<sup>23</sup> Doukas, *op. cit.*, p. 83, 21: καὶ παιδείας μεστός...

<sup>24</sup> Critobul din Imbros, *op. cit.*, p. 289, 8.

connaissances qu'il avait probablement acquises à Constantinople, où il avait étudié la philosophie et la médecine<sup>25</sup>. Sur le futur despote de Morée, Théodore II, on connaît qu'il avait une telle inclination pour l'éducation, qu'il dépassait le zèle de professeur de rhétorique et celui de tous ceux qui lui pouvaient offrir des connaissances utiles<sup>26</sup>.

Georgios Sphrantzes donne des informations dans un domaine qui acquiert une plus grande importance pour la période dont nous parlons, lorsqu'il parle de médecins qui ont des bénéfices du testament du Manuel II Paléologue; une partie de sa richesse étant distribuée *aux pauvres, aux médecins et à ses hommes de chambre*<sup>27</sup>, bien que la mise de ceux-ci sur le même plan avec les autres catégories, même dans l'expression de derniers désirs de l'empereur, puisse indiquer qu'on ne leur accordait pas une considération à part dans la société byzantine. Pourtant, on peut remarquer l'appréciation que l'empereur manifeste pour cette catégorie dans son discours dédié à son fils Jean. Il parle à son fils de médecins *spécialistes dans leur domaine*, qui doivent faire la preuve *d'une certaine habilité* (dans l'art de l'éloquence, n.n.) *pour convaincre le malade de prendre les médicaments qu'ils leur prescrivent*<sup>28</sup>. Aussi, Manuel compare fréquemment un bon dirigeant et un médecin<sup>29</sup>.

Selon notre avis, il est évident que le centre du monde byzantin en ce qui concerne l'enseignement et l'éducation soit la ville de Constantinople, comme aux siècles précédents. Critobul d'Imbros met en évidence ce fait dont le contexte où il parle de la conquête de la capitale byzantine par Mehmed II: *c'était le foyer de la culture et de la science entière et de la sagesse et de la vertu et de tout ce qui est le plus beau en même temps*<sup>30</sup>, la vertu, la science, la sagesse étant considérées ultérieurement les biens perdus à jamais avec la conquête de la ville par les Turcs<sup>31</sup>. Pour pouvoir soutenir cette intense activité culturelle, il y avait certainement dans la capitale de nombreuses bibliothèques, soit dans le palais impérial, à l'Université, à l'École Patriarcale ou même dans les monastères, où ont gardé les écritures antiques et byzantines des siècles passés. Malheureusement, nous n'avons pas d'informations sur l'activité et la dotation de ces bibliothèques après 1261, à l'époque de Paléologues. Dans les sources du XV<sup>e</sup> siècle il existe une seule mention qui, même s'il ne parle

<sup>25</sup> M. Jugie, La profession de foi de George Amiroutzés au concile de Florence, dans *Echos d'Orient*, t. XXXIV, p. 176.

<sup>26</sup> Manuel II Palaeologus, *Funeral Oration on his Brother Theodore*, dans *Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, vol. XXVI, Introduction, text, translation and notes by Juliana Chrysostomides, Thessalonike, 1985, p. 85, 24–27.

<sup>27</sup> ... εἰς τοὺς πτωχοὺς, εἰς τοὺς ἰατροὺς καὶ εἰς τοὺς αὐτοῦ κελλιῶτας, voir Georgios Sphrantzes, *Memorii, 1401–1477*, ed. V. Grecu, Editura Academiei, București, 1966, p. 20, 21–22.

<sup>28</sup> Manuel Paleologul, *Λόγος προτρεπτικός εἰς λόγους, καὶ περὶ ἀρετῆς καὶ ἀγαθοῦ ἄρχοντος*, cl. 408, D.

<sup>29</sup> Voir pour quelques exemples *Ibidem*, col. 408, A; aussi, Manuel II Palaeologus, *Υποθήκαι βασιλικῆς ἀγωγῆς*, dans *Patrologia graeca*, ed. Migne, vol. 156, col. 373D.

<sup>30</sup> Critobul din Imbros, *op. cit.*, p. 153, 20–21: ... καὶ λόγον ἦν ἐστία καὶ παιδείας ἀπάσης καὶ σοφίας καὶ ἀρετῆς καὶ πάντων τῶν καλλίστων ὁμοῦ.

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 153, 22–24.

explicitement de leur existence, il suggère ce fait. Il s'agit de l'*Histoire* de Ducas, l'auteur parlant *des livres qui dépassaient tout nombre et qui ont été dispersés par tout à l'Occident et à l'Orient* par les conquérants de Constantinople, pour lesquels ils étaient tant de dépourvus de signification et d'importance, *qu'on vendait pour une nomisme dix livres, œuvres d'Aristote et de Platon, théologiques et n'importe quel autre type de livre*, pendant que les Évangiles étaient vendus ou jetés *après en avoir détaché l'or et l'argent*<sup>32</sup>.

Bien que de loin Constantinople détienne un vrai monopole culturel, dès le XIV<sup>e</sup> siècle Thessalonique acquiert une plus grande importance de ce point de vue, même si ce fait se reflète très peu dans les œuvres de la période en question. C'est parce que les œuvres mentionnées ci-dessus visent premièrement les événements politico-militaires de l'époque. Il y a pourtant une mention dans une lettre envoyée par l'autocrate Manuel II à Constantinople à l'époque où il se trouvait dans la proximité de la métropole de Macédoine. Dans cette lettre, l'empereur apprécie l'activité de professeur du destinataire, un certain Ivankos, dans la ville qui, *à juste titre, peut être appelée la mère des orateurs ou plutôt la fontaine de la littérature*, dont les habitants, sachant que leurs ancêtres étaient attachés *à la littérature et à la gloire*, suivent les mêmes voies<sup>33</sup>. C'est pour cela qu'en considérant l'enseignement comme le plus noble des sujets, ils mettent en œuvre tout leur énergie pour réaliser cet objectif, *en cueillant ainsi les fruits de l'éducation et en bénéficiant de leurs nobles qualités*<sup>34</sup>.

Si jusqu'à ce moment-là nous avons suivi les informations sur l'éducation et les centres de culture de Byzance, nous considérons nécessaire de voir, en ce qui suit, la manière dans laquelle les auteurs du XV<sup>e</sup> siècle regardent les occidentaux de ce point de vue. Nous devons préciser dès le début que les références des sources sont extrêmement peu nombreuses et proviennent en grande partie de l'œuvre de Syropoulos. Celui-ci a eu l'occasion de participer à l'accueil des délégations envoyées par le Pape à Constantinople et de passer une partie de la période de son séjour en Italie en assistant aux discussions entre les byzantins et les latins sur l'union des Églises. Il a eu ainsi l'occasion de connaître directement quelques aspects concernant le problème en question.

Dans la plupart de situations, Syropoulos se contente avec quelques appréciations générales sur les personnes avec lesquelles il a affaire; c'est le cas de Jean de Torquemada ou d'Espagne, dont nous apprenons qu'il est professeur (ὁ διδάσκαλος) à la Cour pontificale<sup>35</sup> et auquel il rend éloges en le considérant un homme très versé dans *les sciences profanes, habile dialecticien, d'esprit fertile et astucieux*<sup>36</sup>, en remarquant aussi dans le cadre de discussions sur le Purgatoire la manière dans laquelle Jean de Torquemada accomplit les tâches assumées, selon *la sagesse et la science qui lui sont particulières et qui le font diriger avec compétence le débat sur ce*

<sup>32</sup> Doukas, o. c., p. 393, 6–10.

<sup>33</sup> *Letters of Manuel II Palaeologus*, edited by G.T. Dennis, Dumbarton Oaks, 1977, p. 127, 82–89.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 127, 92–96.

<sup>35</sup> Syropoulos, *op. cit.*, p. 262, 9.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 288, 17–19.

*question*<sup>37</sup>. Concernant Iulianos (le cardinal Cesarini, n.n.) nous apprenons que ses deux discours sur la doctrine du Purgatoire ont constitué une preuve de *logique, science et talent oratoire*<sup>38</sup>. La réponse qu'il donne à Marc de l'Ephèse portait aussi la marque *du talent facile, de l'art raffinée et de puissance oratoire*<sup>39</sup> du représentant de l'Église catholique. Mais il est difficile de préciser, en partant de ces mentions, quelles sont les disciplines étudiées par les *Latins*, excepté la rhétorique, la logique et selon le même auteur byzantin, *la philosophie d'Aristote* d'où il cite souvent Jean de Torquemada pour justifier les idées soutenues par lui aux débats<sup>40</sup>. Syropoulos fait la précision que l'éducation de quelques représentants des Latins est le mérite de l'école et des professeurs byzantins, par exemple André, évêque de Rhodes dès 1432, prélat *élevé ici et nourri de sagesse hellénique*<sup>41</sup>, qui dans un moment de colère se converti aux idées des Latins.

Mais comme on peut facilement le remarquer dans l'œuvre de l'auteur mentionné ci-dessus, l'éducation n'est pas seulement l'apanage des gens de l'Église. Dans une autre expression générale, Syropoulos se réfère aux régions de l'Occident où s'y rencontrent *d'évêques, de moines, de maîtres, de philosophes* qui ont été pris par la doctrine des Latins<sup>42</sup>. Il fait ainsi une distinction claire entre les ecclésiastiques et les laïques et nous parle de *cahiers avec le cinquante-quatre hérésies des Grecs* qui ont été vendus dans la place publique de Ferrara, mais qui n'étaient pas l'œuvre du Pape ou des *personnes honorables des Latins*, mais l'œuvre *des gens pervers et sans éducation*<sup>43</sup>. Selon notre avis, la vente de cette manière des cahiers mentionnés ci-dessus peut indiquer qu'à l'époque il y avait dans la ville de nombreuses personnes, non seulement des personnes ecclésiastiques, mais aussi des laïques, qui pouvaient les acheter et surtout les lire, d'où le grand mécontentement de la délégation grecque.

Certainement, Manuel II Paléologue connaissait le développement de la culture occidentale, comme il résulte de l'une de ses lettres dans laquelle il exprime le désir que le destinataire, Guarino dei Guarini de Verone, un ancien élève de Jean Chrysoloras et *bon écrivain* (selon la caractérisation que l'empereur lui fait), lise et traduise en latin une de ses œuvres, plus précisément l'oraison funèbre sur son frère, Théodore. Manuel priait Guarino de montrer cette œuvre à ceux qu'il connaissait, s'il considérait que cela aurait contribué à l'accroissement de la réputation de l'auteur<sup>44</sup>. Nous considérons que dans la lettre mentionnée ci-dessus il s'agit non seulement du désir du Manuel de connaître l'avis d'un érudit d'Italie sur l'œuvre en question, mais aussi d'un intérêt de l'empereur de rendre son texte connu dans un milieu culturel qu'il avait eu l'occasion de connaître et d'admirer pendant son voyage en Occident.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 280, 29–31.

<sup>38</sup> *Ibidem*, p. 262, 23–24.

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 264, 27–28.

<sup>40</sup> *Ibidem*, p. 464, 13–14.

<sup>41</sup> *Ibidem*, p. 106, 3: ... τῆς ἐνταῦθα παιδείας τε καὶ σοφίας ἑλληνικῆς ἀπολελαυκῶς

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 150, 8 et suiv.

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 300, 4–18, pour le passage dans sa totalité.

<sup>44</sup> *Letters of Manuel II Palaeologus*, p. 169, 9–17.

Plus tranchante, jusqu'à l'affirmation claire de la supériorité latine dans ce domaine, on rencontre chez Bessarion, bon connaisseur, en tant que témoin de l'effervescence culturelle de l'Italie. Selon lui, la culture des Byzantins, dont le niveau trop élevé au passé s'est tant abaisse, qu'ils étaient considérés comme *ignorants* par ces *étrangers* qui regardaient les Hellens comme des serviteurs, bien que c'est des ancêtres des ceux-ci qu'ils eussent appris les premiers éléments de civilisation<sup>45</sup>. Étant donné que la sagesse et la connaissance *technologique* byzantine avaient disparu, mais elles se sont maintenues et développées parmi les Latins, pour élever le niveau de la culture, de l'éducation et de la technologie de Péloponnèse, Bessarion conseille le despote Constantin d'inviter les spécialistes latins dans la région et d'envoyer en Italie un petit groupe (entre quatre et huit, selon lui) d'étudiants Hellens dont le programme de préparation devait comprendre non l'études classiques, mais τέτταρας τέχνας, μηχανικὴν, σιδηροποιητικὴν, ὀπλοποιητικὴν καὶ ναυπηγικὴν<sup>46</sup>. Pour atténuer la dureté de ses affirmations concernant la supériorité occidentale, Bessarion montre que le sentiment de gêne qu'auraient pu manifester les Hellens n'était pas un argument pour rejeter le bien parce que si les Latins avaient été plus lents à prélever ce que ne les appartenait pas, ils n'auraient jamais atteint le niveau d'érudition auquel ils étaient arrivés à l'époque. De plus, les Byzantins ne faisaient pas autre chose que de recevoir ce qu'ils avaient donné auparavant aux occidentaux<sup>47</sup>.

Mais dans les œuvres des auteurs byzantins de cette époque sont moins nombreuses les informations concernant les écoles et les centres de culture d'Italie et moins que ça de l'entier monde occidentale. De ce point de vue, on peut citer premièrement la mention de Syropoulos relative à Florence au moment où on a pris en discussion le déplacement de concile d'union de Ferrare. Un argument favorable à cela est celui de patriarche de Constantinople, Joseph II, qui fait la précision qu'à Florence il y a *quantité de livres grecs bons et utiles pour la présente affaire*, c'est-à-dire pour les discussions concernant l'union des Églises. C'est pour cela qu'il a envoyé là deux représentants *pour découvrir et rapporter les livres dont nous avons besoin*<sup>48</sup>. On connaît qu'à Florence le niveau du développement spirituel et l'apparition de l'humanisme ont déterminé des préoccupations pour la culture grecque dès XIV<sup>e</sup> siècle et pour ce motif beaucoup des manuscrits de Byzance ont été copiés par les érudits florentins. C'est ainsi que ces manuscrits sont arrivés dans la plus importante ville de Toscane, situation probablement connue par quelques membres de la délégation byzantine.

Finalement, un historien du XV<sup>e</sup> siècle, Laonic Chalcocondyl, connaît que *la fleurissante ville Bologne, [...] comme un vrai ornement, par ses préoccupations*

<sup>45</sup> S. Lambros, Ὑπόμνημα τοῦ καρδινάλιου Βησσαρίωνος εἰς Κωνσταντῖνον τὸν Παλαιολόγον, dans *Νέος Ἑλληνομνήμων*, τ. τρίτος (Γ'), Athena, 1906, p. 24, 27–25, 6.

<sup>46</sup> *Ibidem*, p. 26, 21–30.

<sup>47</sup> *Ibidem*, p. 25, 7–20.

<sup>48</sup> Syropoulos, *op. cit.*, p. 352, 1–5.



*littéraires et scientifiques, se trouve au premier rang dans l'Italie*<sup>49</sup>. Il est difficile de dire comment notre auteur a obtenu cette information, le plus probable d'un Italien. Il est clair que, à l'époque dont on parle, était encore très grand le prestige de l'Université de Bologne, où beaucoup de générations des juristes se sont formés et qui avait exercé une énorme influence sur les études juridiques et sur la législation non seulement d'Italie, mais aussi des autres États de l'Europe Occidentale<sup>50</sup>. Au plus, selon le modèle de la faculté de droit, au XIII<sup>e</sup> siècle d'autres nouvelles facultés ont été créées: celle des arts et celle de médecine, et plus tard, en 1364, la faculté de théologie<sup>51</sup>. Il est à remarquer que parmi les étudiants de cette Université ont été Dante et Pétrarque et tous ces aspects ont contribué à la maintenance d'un niveau élevé de prestige.

Même si peu nombreuses mentions des sources byzantines du XV<sup>e</sup> siècle ne nous permettent pas la formation d'une vision d'ensemble sur le niveau culturel de l'Occident entier, de ce que nous avons présenté jusqu'ici nous considérons que l'image de monde occidentale diffère totalement de celle des siècles précédents. Si au XII<sup>e</sup> siècle les historiens Byzantins nous présentaient des occidentaux barbares, insolents, mal élevés, analphabètes et incultes<sup>52</sup>, au XV<sup>e</sup> siècle la situation marque des évolutions significatives: non seulement les byzantins sont généralement enclins à l'éducation, mais aussi le monde latin, et surtout l'Italie, a quelques choses à dire. Le monde latin est fier de ses personnalités qui produisent l'admiration et l'éloge de nos auteurs. Il a aussi un niveau de développement culturel dont la supériorité par rapport à celui de Byzance est plutôt suggérée par Manuel II Paléologue, mais affirmée ouvertement par Bessarion, l'ancien métropolite de Nicée devenu cardinal de l'Église Romaine.

---

<sup>49</sup> Laonici Chalcocandylae, *Historiarum demonstrationes*, ed. Eugenius Darko, Budapesta, 1922, II, 1, p. 68, 23–69, 1.

<sup>50</sup> *La Grande Encyclopedie*, ed. H. Lamirault et comp., vol. VII, Bobino-Bricci, Paris, 1997, p. 204–211.

<sup>51</sup> Georges Jehel, Philippe Racinet, *Education et cultures dans l'Occident chrétien du début du XI<sup>e</sup> siècle au milieu du XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1998, p. 113.

<sup>52</sup> Pour cette question voir Paul Lemerle, *Byzance et la croisade*, dans *X Congresso Internazionale di Scienze Storiche, Roma, 4–11 settembre 1955. Relazioni*, vol. III, *Storia del Medio evo*, G.C. Sonsoni – Editore, Firenze, 1955, p. 597 et suiv.; aussi, C. Asdracha, L'image de l'homme occidental à Byzance: le témoignage de Kinnamos et de Choniates, dans *Byzantinoslavica*, XLIV, 1983, p. 37.